LE NUMERO 5 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX-TOURCOING
Journal Socialiste Quotidien

LE NUMERO 5 CENTIMES

SIXIEME ANNEE. — N° 174 — SAMEDI 23 JUIN 1900

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Nord et Départements limitrophes.	4 fr 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements.	5 fr 50	11 fr	22 fr

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au bureau du Journal :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX
et dans toutes les agences de publicité

DIMANCHE

nous commencerons la publication d'un nouveau roman dû à la plume d'un de nos meilleurs écrivains contemporains.

Socialisme théorique
ET
SOCIAL-DÉMOCRATIE PRATIQUE

La question ci-dessus, posée par Ed. Bernstein dans le livre qu'il a publié sous ce titre, a soulevé d'ardentes polémiques en Allemagne.

Aussi, les leaders du parti socialiste allemand ont-ils essayé de la trancher immédiatement ; elle a été la grosse préoccupation, le clou du dernier congrès socialiste qui s'est tenu à Hanovre, en octobre dernier.

L'émotion a été si vive qu'elle n'a pas tardé à franchir la frontière ; elle est devenue européenne dans le monde socialiste.

En France, on a surtout contre M. Bernstein ; nos journaux et nos revues ont publié de savantes réfutations dues à nos principaux militants.

Nous renvoyons nos lecteurs aux études parues parues dans le *Socialiste*, le *Mouvement socialiste*, la *Revue socialiste*, etc., nous nous bornons à donner rapidement notre appréciation sur la question, quitte à y revenir.

Bernstein, ancien disciple de Most, l'anarchiste, était devenu l'un des apôtres du collectivisme marxiste à la suite des travaux scientifiques qu'il fit en Angleterre.

Si son livre a produit une énorme sensation dans le monde socialiste, c'est qu'il conteste les effets de la concentration capitaliste affirmés par les disciples de Karl Marx et qu'il propose des concessions à l'élément libéral de la Bourgeoisie.

Sur le premier point, il nie que le développement du régime capitaliste doive produire l'expropriation prochaine des entreprises industrielles, commerciales et agricoles petites et moyennes, *au profit d'un nombre de capitalistes devenant de plus en plus restreint.*

Il s'appuie, pour cela, sur les statistiques officielles des gouvernements allemands, français et anglais, lesquelles montrent, en effet, que le nombre des entreprises industrielles, commerciales et agricoles augmente au lieu de diminuer et que celui des riches suit exactement la même marche.

Nous ne contestons pas, pour notre part, ces faits qui doivent être exacts ; sans en tirer les mêmes conclusions que Bernstein, nous les considérons comme un phénomène de notre société qui nous semble facile à expliquer sans avoir recours à ces recherches abstraites sur la formation des richesses.

Il est évident tout d'abord, pour toute personne de bonne foi et susceptible de réflexion que les entreprises industrielles, commerciales et agricoles à base individuelle, c'est à dire pratiquées par des personnes travaillant seules ou avec l'aide d'un ou plusieurs ouvriers ou employés sont expropriées les unes après les autres par les entreprises industrielles, commerciales et agricoles à base capitaliste, c'est-à-dire menées par des chefs, faisant travailler, mais ne travaillant pas.

Ces dernières étant en général plus rendues que les premières, il en résulte une cause de diminution du nombre des entreprises, mais en même temps, il se produit une augmentation continue des besoins humains et, par suite, une augmentation parallèle des organes destinés à les satisfaire.

De plus, un grand nombre de travailleurs expropriés comme ouvriers, employés et agriculteurs par le machinisme se jettent sur la petite industrie et sur le petit commerce pour y chercher un moyen d'existence souvent bien précaire.

Il y a là une source d'augmentation des entreprises industrielles et commerciales que, du reste, Bernstein explique très bien dans son livre « Sur la Femme ».

Quant au nombre des riches, il est de toute évidence qu'il doit croître en raison de l'accroissement des capitaux qui est la conséquence même du régime capitaliste.

Il est fatal, il est nécessaire que celui-ci doit permettre à un nombre de plus en plus grand de gens de vivre en parasites sans travailler.

Mais les phénomènes qui précèdent et qu'aucun socialiste observateur n'a nié, n'empêchent pas qu'un nombre de plus en plus grand d'industriels, de commerçants et d'agriculteurs travaillant eux-mêmes sont expropriés par des capitalistes faisant travailler, que ces déracinés de la classe bourgeoise deviennent appointés ou salariés, et que la masse des travailleurs sera d'autant plus pressurée que le nombre des capitalistes et des parasites sera plus considérable.

Autrement dit, l'exploitation croît en raison directe du nombre des exploiteurs, la situation de l'ouvrier, de l'employé, du paysan s'aggravera au fur et à mesure que le nombre des parasites et des fainéants croîtra dans nos nations civilisées.

Aussi, la constatation que fait Bernstein de l'accroissement du nombre des capitalistes et des riches tourne-t-elle justement contre ces propres conclusions.

En effet, la Bourgeoisie libérale ne peut se recruter que parmi les membres de cette classe qui travaillent et c'est justement la partie de la Bourgeoisie qui disparaît.

De plus, si le développement de la Société capitaliste amenait toute la production et toute la richesse dans un très petit nombre de mains, rien ne serait plus facile que d'agir, par voie législative, à l'égard des derniers capitalistes comme on l'a fait à l'égard des fermiers généraux, tandis que si le nombre des capitalistes continue à s'accroître la chose deviendra impraticable.

Est-on bien certain, d'ailleurs, que nos dirigeants voulent maintenir le parlementarisme, alors qu'on les entend de tous côtés faire appel aux traîneurs de sabres pour qu'ils jettent la République parlementaire à bas.

Comme tous les régimes basés sur l'asservissement de la collectivité à quelques-uns, le capitalisme prépare lui-même sa chute. La Bourgeoisie enrichie n'a pas pu empêcher la formation dans son sein d'une faction redoutable de parasites maigres dont les dents sont longues et qui sont bien décidés à vivre, aussi eux, aux crochets des travailleurs, sans travailler. Il faudra bien qu'elle leur garde une place au banquet dont la classe prolétarienne fait les frais.

C'est la quantité de parasites qui se meut de tous côtés sur le corps social qui forcera les travailleurs à s'en débarrasser une bonne fois pour établir le Collectivisme, lequel est incompatible avec le Parasitisme.

Ch. BRUN-ELLIÈRE.

Echos & Nouvelles

Le temps, les courtisans ont aimé gagner les bonnes grâces des princes en imitant leurs tares.

Il paraît que à Contrexéville, autour du shah, l'imitation est forcée et ornée de grimaces.

Tous les jours, après son repas, le shah va à la fontaine minérale. Là, toutes les fonctionnaires doivent venir lui rendre visite, et, de sa main royale, le prince tend à chacun un grand verre qu'il doit vider.

La cérémonie ne manque pas d'attraits pour les curieux ; mais pour les fonctionnaires c'est la saison d'eau forcée.

NOUVELLES A LA MAIN

Une consultation de 10 francs.

Docteur, je suis pris à la fin de chaque repas, d'un sommeil invincible ; que dois-je faire pour ne pas m'endormir à table ?

— Mettez-vous au lit.

L'"Echo du Nord"
ET L'ÉLECTION DE DOUAI

L'*Echo du Nord* se trouvait fort embêté depuis quelques jours.

La famille des Rotours, la *Dépêche* et la *Croix*, allaient-elles enfin se décider à présenter un candidat à l'élection de la deuxième circonscription de Douai ?

Et chaque matin, comme chaque soir, l'*Echo*, anxieux, interrogeait l'horizon du côté d'Avelin, de la rue Nationale et de la rue d'Angleterre, successivement.

Enfin, douze coups tintèrent à l'horloge du Grand'Garde, dans la nuit de mardi à mercredi derniers, sans qu'aucun candidat à rédiger à la réaction n'en fût surgi. Il ne pouvait plus en surgir.

L'*Echo* se crispa les poings...

— « Il ne sera pas dit qu'un journal de monopoles laissera se dérouler une élection aux portes de Lille, s'écria-t-il, sans que je fasse entendre ma voix. »

Voilà pourquoi, hier, l'*Echo* a pris sous son aile M. Cardon.

Mon dieu ! la chose « nous indifère », et si nous la signalons, c'est moins par intérêt pour M. Cardon qui perdra plutôt des suffrages à être patronné par la feuille méliniste de la Grand'Place, que pour empêcher ce journal de se leurrer lui-même.

On est bon confrère ou on ne l'est pas !

— « Certains journaux, dit l'*Echo*, ont fait parler, ces jours derniers, M. Cardon et il paraît bien que quelques-uns lui ont prêté généreusement leurs idées. C'est ainsi que le *Réveil* l'a donné comme un partisan des mesures anti-libérales préconisées par les radicaux et les radicaux-socialistes. Il faudrait que M. Cardon eût changé radicalement pour être devenu le sectaire qu'on veut dire. »

Voilà comment l'*Echo* met un candidat à sa propre sauce. Il ne dément pas que ce candidat ait tenu tel langage, il s'étonne qu'on le lui ait prêté.

Eh bien, dût l'*Echo* vouer M. Cardon aux gémonies, nous maintenons rigoureusement que, dans la dernière assemblée générale de la Ligue Républicaine d'orchies, *M. Cardon a déclaré qu'il soutiendrait le cabinet Waldeck-Rousseau et qu'il voterait la proposition Rabier.*

Ce n'est qu'à ces conditions que la Ligue républicaine a consenti à accorder son patronage à M. Cardon.

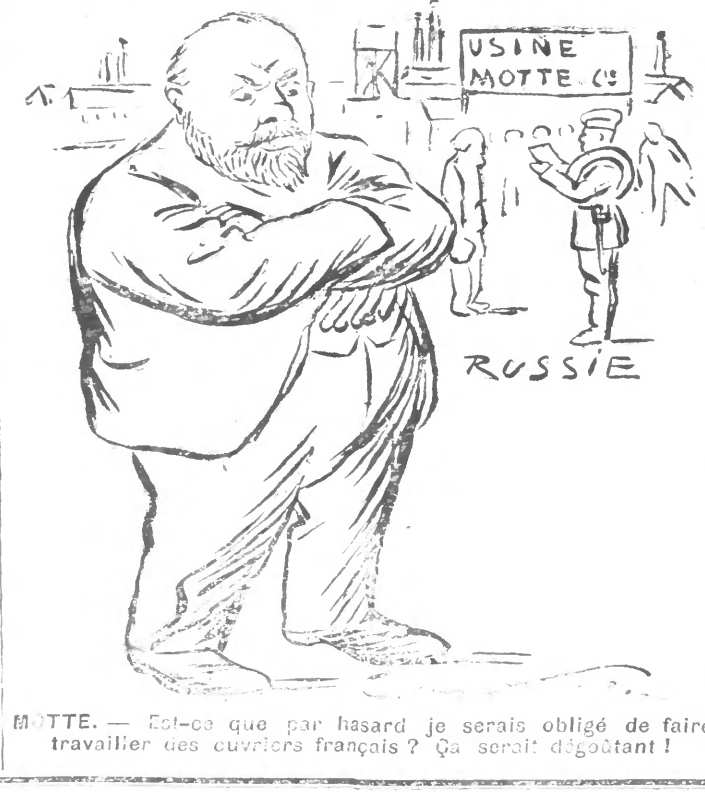
Au surplus, l'*Echo* a un moyen bien simple de nous convaincre d'invention : qu'il demande à M. Cardon de démentir le résumé succin tque nous avons donné de la séance de la Ligue !

Ou l'*Echo* obtiendra ce démenti, et les républicains seront édifiés sur la valeur des déclarations de M. Cardon ; ou il ne l'obtiendra pas, et alors, en soutenant quand même la candidature de M. Cardon, il défendra une politique que son maître et patron Méline répudie.

Quant à nous, nous avons dit sur l'élection de Douai tout ce que nous avions à dire. Si nous y revenons aujourd'hui, ce n'est point pour empêcher M. Cardon de se jeter dans les bras que lui tend l'*Echo*, mais pour montrer avec quelle désinvolture ce journal s'accommode de tous les programmes.

G. SIAUVE-EVAUSY.

APPEL AUX ARMES EN RUSSIE



MOTTE. — Est-ce que par hasard je serais obligé de faire travailler des ouvriers français ? Ça serait dégoûtant !

CHRONIQUE
LE VOYAGE EN CHINE

La Chine est un pays charmant... C'est tout ce qu'en sait la généralité des gens d'ici et d'ailleurs, pour l'avoir entendu chanter dans un opéra-comique.

Eh ! mon Dieu, les gens qui font profession d'être savants, n'en savent peut-être pas beaucoup plus.

Sur la Chine d'hier, la Chine du passé, on ne sait rien, ou à peu près. Le premier occidental qui apprit directement quelque chose sur la Chine, fut Marco Polo qui visita Pékin en 1[illegible]. Au XVIe siècle, les Portugais et les Espagnols pénétrèrent dans le pays.

Vers 1[illegible], ce fut le tour des explorateurs hollandais, qui furent fort mal reçus.

On croit que le premier historien de la Chine est Koung-tse ou Confucius qui fut aussi fondateur de religion et législateur. On suppose qu'il vivait vers 5[illegible] avant Jésus-Christ. On a de lui le *Chou-King*, ouvrage basé sur de très anciens livres, et dans lequel il remonte environ à 2,200 ans avant notre ère. On sait ainsi que la première dynastie chinoise fut celle des Hia, qui remonte environ à 2,200.

Après les Hia, sept autres dynasties se succédèrent, jusqu'à celle des *Ming* qui dut son établissement à la violence en 1368. Elle régna deux siècles et demi, et fut à son tour dépossédée par la dynastie actuelle, celle des *Tsing*, ou les *purs*.

***

La Chine d'aujourd'hui est aussi peu connue que celle de jadis. A nos confrères, qui a su réunir d'intéressants renseignements, on a avec raison que du monde chinois demeure, jusqu'à présent fermé aux Occidentaux, nous ne connaissons que quelques apparences, et peut-être disparaîtra-t-il sans qu'il ait été suffisamment étudié. Il comprend des éléments si divers, des pays si distants qu'il ne faut guère s'étonner de ce fait.

Géographiquement, la superficie du Céleste Empire est plus grande d'un dixième que celle de l'Europe entière, inférieure de moitié à celle de l'Empire russe et supérieure seulement d'un cinquième à celle des États-Unis d'Amérique.

On estime généralement que l'Empire chinois s'étend sur une superficie de 11,815,7[illegible] kilomètres carrés, dont 4,[illegible] pour la Chine proprement dite, et 7,[illegible] pour les territoires accessoires : Mongolie, Mandchourie, Thibet, Turkestan. Il est difficile de déterminer la population de cette immense contrée, tandis que les meilleurs auteurs lui attribuent 4[illegible] millions dont [illegible] pour l'Empire proprement dit, l'[illegible] la population totale, ce qui détermine une proportion d'environ [illegible] habitants par kilomètre carré. Il n'y a rien de plus incertitude, aucun recensement ayant établi sur des bases régulières et sûres.

***

Depuis les origines, le gouvernement du Céleste-Empire est une monarchie héréditaire absolue. Le pouvoir appartient aujourd'hui au prince Kouang-Sou, de fait, il appartient à sa tante et mère adoptive, l'impératrice Tse-Chi, une femme de 60 ans, ambitieuse, vaillante et hardie, décidée à lutter contre les nouveautés occidentales. Les sectaires disent les uns, Messaline, ajoutent les autres.

D'après un intéressant article que M. Moreau donne dans la *Revue bleue*, cette seconde était une des femmes de l'empereur Hien-Fung, qui mourut en 1861, en Mongolie où il s'était réfugié, car les Européens envahissaient en même temps Pékin. Il laissait un fils âgé de quelques mois. Il avait confié la régence à un Conseil présidé par le prince Kung.

Deux partis se formèrent autour de l'enfant : celui de la mère et celui du régent. Le premier parti comprenait donc la mère, qui était Tse-Chi, impératrice de l'Ouest ; une autre femme de Hien-Fung, Tse-Ngan, impératrice de l'Est, douce, modeste et qui n'avait point de volonté ; enfin deux oncles du jeune empereur, les princes Kung et Chun.

Naturellement la guerre éclata entre les deux partis. Le prince Kung complota d'assassiner les impératrices. Mais il fut devancé par Tse-Hi. Kung fut présenté un ordre écrit en entier de la main du jeune empereur lequel avait neuf mois ! Cet ordre relevait les régents de leurs fonctions. Deux des régents obtinrent la faveur de s'étrangler eux-mêmes ; un fut décapité.

Dès lors, les deux impératrices gouvernèrent parfaitement. En 1881, Tse-Am mourut et Tse-Chi resta seule. — En 1889, elle avait marié son fils l'empereur Kung-Chu, qui avait quatorze ans. Le jeune prince se crut émancipé et, le 19 septembre, il osa publier un édit qui dégradait le prince Chun.

Immédiatement, Tse-Chi et Tse-Am publièrent un second édit qui annulait celui de l'empereur ; par un hasard singulier, l'empereur lui-même tomba malade. Le 14 janvier 1891, on annonçait sa mort. Sa veuve était enceinte, elle tomba malade à son tour et mourut.

On mit alors sur le trône Kouang-Sou, un enfant de trois ans, fils du prince Chun. En 1898, Tse-Chi, qui avait gouverné pendant sa minorité, lui remit officiellement ses pouvoirs ; mais elle continua à gouverner dans l'ombre. En 1896, le marquis Tseng, étant revenu d'Europe, manifesta du zèle pour les réformes. Il tomba malade et mourut. Le prince Chun, père de l'empereur, ayant soutenu les projets de Tseng, fut frappé de mort subite en janvier 1897.

L'empereur Kouang-Sou montra à son tour un goût de réformes qui fut particulièrement désordonné et brouillon : tous les matins, il lançait un édit nouveau. En conséquence, le 21 septembre 1898, l'empereur fait prisonnier dans son palais, dut signer sa déchéance. Ses conseillers réformistes furent décapités. Le Chili reprit la régence en janvier 1900 ; elle désigna comme héritier de l'empire un enfant de dix ans, le prince Pou-Tching, propre fils du chef de la société secrète des « Boxeurs ». Cinq mois plus tard, les « Boxeurs » entraient en scène. Leur nom chinois est I-ho-ych-uan.

***

L'armée chinoise se divise en deux corps principaux : les troupes des « huit bannières », se composant de Mandchous, de Mongols et de Chinois, et les troupes provinciales, dites « du drapeau vert ».

Les premières sont cantonnées à Pékin, dans vingt-cinq villes de la province de Petchili, voisines de la capitale, ainsi que dans certaines garnisons de la Mongolie et du Turkestan. Leur effectif théorique peut compter quelque 100,000 hommes, leur chiffre précis échappe à tout calcul, même de la part des indigènes.

Les troupes provinciales sont commandées par des gouverneurs généraux et des gouverneurs de province. Leur force théorique est de 500,000 à 600,000 hommes, leur chiffre effectif est inconnu.

La flotte est partagée en escadre du Nord et en escadre du Sud.

Elle compte 48 bâtiments dont 16 croiseurs, des canonnières, des torpilleurs et des transports, en tout, 200 canons et 40 lance-torpilles.

La première guerre européenne avec la Chine éclata quand le vice-roi de Canton fit brûler, au grand dam de l'Angleterre, 2,500 caisses d'opium. Elle se termina par la paix de Nanking (1842), qui ouvrait Changhaï au commerce occidental.

Cette paix fut méconnue par l'empereur Hsianfou ; la France et l'Angleterre protestèrent ; une nouvelle guerre se termina par le traité de Pékin, qui permettait l'installation dans cette ville de légations européennes. Méconnu à son tour, le traité de Pékin donna naissance à une campagne nouvelle qui se termina en octobre 1900 par la chute de Pékin au pouvoir des troupes franco-anglaises.

Dès lors, le Céleste-Empire était ouvert, et la question chinoise posée.

Va-t-elle recevoir une solution ?

Georges PECQUEUR.

Congrès international des mineurs

Lundi prochain s'ouvrira, à Paris, le Congrès international des ouvriers mineurs.

Etant donnée l'importance de ces assises du travail, nous avons prié notre collaborateur Maurice Monier — qui traite spécialement ici, et avec tant de compétence, des questions minières, de se rendre à Paris et de nous adresser chaque jour le compte-rendu détaillé des séances du Congrès.

Enfin, pour donner de ce Congrès une physionomie moins aride, nous avons demandé à notre dessinateur Couturier d'aider de son crayon la plume éloquente, impartiale et fidèle de Maurice Monier.

Nos lecteurs du Bassin Houillier nous sauront gré de ces sacrifices que nous sommes heureux de leur faire en témoignage de l'intérêt et de la sympathie que nous leur portons.

La première lettre de Monier paraîtra dans notre numéro de mardi.

FEUILLETON DU 23 JUIN. — N° 92

LES
SIX ORPHELINES
PAR
Adolphe D'ENNERY

TROISIÈME PARTIE

VI

Qui m'en empêchera ? reprit M. de Linières *d'une voix vibrante.*

— L'honneur, s'exclama Roger en relevant la tête, l'honneur qui se révolte contre une pareille action...

— Et si l'honneur ne crie pas assez haut... s'il n'est pas suffisant pour vous arrêter, ce sera moi, monsieur le comte !

— Vous..., commença M. de Linières, en affectant de rire.

Mais ce rire forcé s'arrêta dans sa gorge.

Roger avait, d'un mouvement rapide, arraché la page des archives, que le comte avait commencé à lire.

— Malheureux ! s'écria le magistrat en marchant les poings fermés sur celui qui se déclarait ainsi son adversaire.

Mais Roger ne broncha pas.

Croisant ses bras sur sa poitrine où il avait mis en sûreté le secret de Diane de Vaudrey, il dit froidement :

— Je vous avertis, monsieur le comte, que, pour m'arracher ce papier, il faudra qu'on me tue !

Puis, baissant la voix :

— Souvenez-vous, dit-il, que ce n'est pas seulement son secret à elle, c'est aussi votre dignité, c'est le respect de vous-même... c'est votre propre honneur que je défends contre vous...

— C'est bien, dit froidement M. de Linières... Vous m'avez rappelé à mon devoir, et je vous remercie de l'avoir fait.

Roger inclina la tête.

Le comte poursuivit, martelant chaque mot :

— Je ne serai ni oublieux, ni ingrat.

Puis regardant d'un air hautain, le jeune homme dominé par cette attitude sévère :

— Et à mon tour ajouta le lieutenant de police, je vous forcerai bientôt de remplir le vôtre.

Et d'un geste impérieux, il lui montra la porte.

Roger s'inclina et sortit.

V

Où allait-il ?

Où le chevalier de Vaudrey pouvait-il aller chercher un soulagement à l'exaltation de son esprit, un apaisement à l'émotion qui étreignait son cœur ?

Auprès de qui trouverait-il une consolation à la douleur qu'il éprouvait du danger qui menaçait cette tante affectionnée à l'égal d'une mère, si ce n'est auprès de celle qui, depuis trois mois, occupait sa pensée tout entière ?...

Auprès de la jeune fille qu'il avait sauvée au péril de sa vie.

Auprès de la vierge éperdue qu'il avait arrachée de ce lieu de débauche, de ce pavillon du Bel-Air, Roger s'était, tout de suite, informé de la demeure de celle qu'il venait de délivrer.

Son intention avait été de mettre son carrosse à la disposition de l'inconnue et de la faire conduire à l'endroit qu'elle aurait désigné, sans vouloir imposer plus longtemps sa présence.

Henriette troublée, la tête perdue, s'était laissé accompagner jusqu'à la portière de la voiture. Mais là, le sentiment de la réalité lui était revenu.

— Monsieur, murmura-t-elle en tremblant, où cette voiture va-t-elle donc me conduire ?

— ... Maintenant que vous voici libre, répondit Roger, j'attends vos ordres pour donner à mes gens l'adresse que vous voudrez bien indiquer.

Et respectueusement, la tête découverte comme s'il eût parlé à quelque grande dame :

— Après cela, mademoiselle, ajouta-t-il, il ne me restera de cette aventure que le souvenir d'avoir eu la bonne fortune de pouvoir répondre à votre appel désespéré...

— Vous m'avez sauvée, Monsieur, dit Henriette.

Et s'accrochant des deux mains aux mains de Roger :

— Je ne trouve pas d'expressions pour vous remercier comme je devrais le faire et pour vous exprimer ma vive reconnaissance.

Mais, pardonnez-moi, Monsieur, de m'attacher à vous, à vous si généreux, comme à un sauveur, dont la tâche n'est pas entièrement accomplie.

Le chevalier n'avait pas été maître d'un mouvement de surprise.

En voyant cette jeune fille éplorée se pendre à son bras, désespérément comme si elle eût craint qu'il l'abandonnât ; en voyant ses mains frémissantes se joindre comme pour une prière, il demeura interdit.

La voix suppliante d'Henriette le tira de cet état d'étonnement.

La pauvre enfant entamait le récit, entrecoupé de sanglots, de tout ce qui lui était arrivé depuis qu'elle était descendue, avec Louise, du coche d'Évreux.

Elle parla, avec déchirement, de l'angoisse dans laquelle devait être plongée la pauvre aveugle demeurée seule, exposée à tous les hasards, à tous les dangers.

Elle raconta au milieu des larmes qui mouillaient sa voix épuisée par l'émotion qu'elle avait entendu, — alors qu'on l'entraînait, — Louise lui crier : « Henriette ! Réponds-moi, parle-moi !... »

Elle dit son désespoir de n'avoir pu s'arracher des mains de ceux qui avaient comploté son enlèvement ; sa terreur de savoir sa compagne, sa chère aveugle, seule dans cette ville se désolant, s'affolant, mourante sans doute de chagrin et de peur...

Elle implora enfin le secours de ce défenseur que la Providence lui avait envoyé.

— Ne m'abandonnez pas ! s'écria-t-elle en levant ses beaux yeux noyés de larmes sur Roger... Ne nous abandonnez pas, de grâce !

... Aidez-moi à rejoindre ma sœur bien-aimée, ma pauvre Louise, qui se jettera à vos pieds pour vous remercier de nous avoir réunies ?...

Et, dans l'explosion de sa douleur, Henriette fléchissait les genoux...

Le chevalier de Vaudrey la retint dans ses bras...

Puis, la soutenant jusqu'à la voiture :

— Venez ! dit-il, maîtrisant avec peine son émotion.

Lorsqu'il eut pris place dans le carrosse, avec la jeune fille, il dit au valet de pied qui attendait ses ordres :

— A l'entrée du Pont-Neuf, au bureau des messageries.

La première idée qui pouvait lui venir en effet, n'était-ce pas de se rendre à l'endroit où Henriette avait été séparée de sa compagne.

Et pendant que l'équipage roulait vers la place Dauphine où s'arrêtait le coche de Normandie, Roger cherchait à rassurer la jeune fille qui se lamentait à ses côtés.

Autant pour satisfaire une curiosité bien naturelle en pareil cas que pour détourner l'esprit de l'affligée des sombres pensées qui l'assaillaient, le chevalier se fit raconter l'histoire de ces deux jeunes filles arrivant ainsi seules à Paris.

Henriette le mit au courant de tout.

Elle lui dit son nom, taisant par un sentiment de discrétion la situation réelle de Louise dans la famille Gérard.

Elle n'omit rien de ce qui pouvait faire que le jeune gentilhomme s'intéressât aux deux orphelines.

Et Roger s'était laissé aller, peu à peu, à une sympathique émotion.

Ce récit si simple, prononcé au milieu des larmes l'avait très vivement touché.

Et il avait cherché les paroles de consolation pour cette affligée qui se confiait à lui.

Lorsque Henriette eut achevé de parler, Roger était encore sous l'impression de ce récit attendrissant, sous le charme de cette voix si douce voilée par les larmes...

Il gardait le silence,... laissant sa pensée errer dans une rêverie pleine de regrets.

Il se disait que, bientôt, l'aventure à laquelle le hasard le mêlait si intimement allait prendre fin ; que Louise une fois retrouvée, il ne reverrait plus celle qui lui inspirait un si vif intérêt.

Le carrosse continuait à avancer, d'un train rapide, par les rues désertes.

On rencontrait, de temps à autre, quelque escouade du guet marchant silencieusement, des agents de la prévôté, à l'affût à l'entrée des passages sombres, ou groupés dans les carrefours.

Le silence de cette grande ville provoquait chez Henriette un violent serrement de cœur.

Elle pensait à Louise, isolée au milieu d'une place et obligée d'attendre le secours, au-devant duquel elle ne pouvait courir.

Et, dans son impatience d'arriver, elle penchait la tête à la portière, cherchant à percer de son regard anxieux le rideau de brume qui l'entourait.

Puis, fatiguée par cette longue tension de l'esprit sur un même objet, par cette fixité des yeux sur un même point, la malheureuse se renversait désespérée, au fond de la voiture.

(A suivre)